

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 11 (2017)

Artikel: Michel-Joseph Braillard. Un berger pas moutonnier
Autor: Pharisa, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Michel-Joseph Braillard
© Mélanie Rouiller

Michel-Joseph BRAILLARD

Un berger pas moutonnier

De la République dominicaine aux alpages gruériens, en passant par l'Ecole polytechnique de Zurich, l'armailli Michel-Joseph Braillard, 73 ans, a connu une vie trépidante, bouillonnante de projets. Une vie guidée par l'amour du gardiennage des troupeaux, dont il raconte, intarissable, les péripéties.

Michel-Joseph Braillard, vous avez été tour à tour ou à la fois berger, agronome, éleveur, consultant en pastoralisme, chef d'écurie dans un manège, candidat en politique... Une trajectoire atypique.

Ma vie s'apparente plutôt à un torrent de montagne qu'à un long fleuve tranquille, c'est certain. Mais j'ai toujours eu deux chevaux de bataille : la réadaptation et l'amélioration du bétail d'une part et la protection des troupeaux d'autre part. Et je crois m'en être plutôt bien sorti. J'ai vécu des choses extraordinaires pour quelqu'un qui ne savait quasiment ni lire ni écrire jusqu'à 14 ans. Enfant, sitôt le mois de mai arrivé, mon père allait voir le régent et lui disait : « L'école, c'est terminé pour cette année, le garçon vient avec nous sur l'alpe. » Je n'avais pas mon mot à

dire. J'étais fils unique, la dixième génération d'une famille d'éleveurs depuis quatre siècles. La même chose plus tard, quand il m'a envoyé me faire « dégrossir » chez les bénédictins, dans un internat à Altdorf. Je me plaisais bien. J'avais pris goût à la lecture, même à l'allemand, en traduisant des passages du *Pauvre homme du Toggenbourg*, d'Ulrich Bräker, lui aussi chevrier à 10 ans. Je voulais faire mon service dans la cavalerie, devenir officier et étudier la médecine vétérinaire. Un rêve ! Mon père était un patriarche autoritaire. J'ai pu commencer à discuter avec lui qu'une fois qu'il a eu une attaque. Il avait 65 ans.

J'ai finalement pu rattraper mes humanités, vers l'âge de 30 ans, en étudiant la génétique à l'Ecole polytechnique fédérale à Zurich

et à l'Université de Newcastle, où j'observais, dans une ferme expérimentale, que les Anglais croisaient leurs vaches angus avec nos taureaux simmental.

Dans votre autobiographie, *L'armailli aventurier* (Ed. l'Aire, 2010), vous écrivez que les chèvres ont été vos « premiers maîtres », vos « premières leçons de choses ». Pourquoi ?

Les chèvres ont fait mon éducation. Elles m'ont appris à poser le pied à la bonne place en tant que montagnard, mais elles m'ont également appris à rêver, à aimer et à observer la nature.

A 8 ans, nous avons perdu une bonne partie de notre troupeau, qui était d'une grande valeur génétique, sur des alpages dans la vallée de la Jogne. A cause de la tuberculose. Mon père m'a alors confié un petit troupeau de douze chèvres. Je les amenais au Kneuss, de 1400 à 1800 mètres d'altitude, au pied de la Hochmatt, face aux Gastlosen. Je crois que, depuis cette époque, j'ai développé une sorte de culte de la solitude. Comme tout berger.

Comment décririez-vous un berger ?

C'est un homme qui gagne sa vie en gardant les moutons. Il peut être un marginal aimant la solitude, il peut parfois être un « demeuré » – très souvent, c'est le « toyet » du village qu'on envoyait garder les moutons – mais il est en tout cas un fin observateur. Il est aussi un gardien de la flore. Si on veut préserver la flore, on ne peut pas laisser les moutons livrés à eux-mêmes. Sinon ils cherchent le plat et ils y restent. Des flemmards. Ils ne broutent plus là où ils devraient le faire, notamment pour la protection contre les avalanches. Le berger part le matin avec son saucisson, sa bouteille de rouge ou sa plaque de cannabis, et guide son troupeau. Il doit aussi inviter les

gens à se ressourcer, à admirer la nature. Au cours de sa vie, il naviguera le plus souvent entre deux mondes : le génie d'un côté et la plus noire dépression de l'autre.

Vous avez donc aussi oscillé entre ces deux mondes...

Heureusement, même dans les plus noirs moments, je n'ai jamais connu la dépression. J'ai toujours pu réagir. Quand j'ai repris le domaine familial, il y avait des dettes. Un créancier a déposé plainte. J'ai été condamné à sept mois avec sursis. Refusant de payer, j'ai purgé ma peine, à Bellechasse. Cent quarante-trois jours en prison. J'avais 24 ans. A ce moment-là, j'étais chef d'écurie dans un manège, à Genève. Une période sombre, mais une expérience humaine enrichissante.

Vous figurez parmi les pionniers de l'élevage des vaches allaitantes en Suisse. Comment cela a-t-il commencé ?

Très modestement, à Zollikon. Avec deux petites simmental que j'étais venu chercher à Châtel-Saint-Denis. Je les ai fait inséminer avec de l'angus allemand d'abord, puis de l'angus américain. Avec ma femme, nous avons installé chez nous une boucherie, où nous organisons une vente directe. C'est ainsi que l'aventure de la production de viande naturelle commença. On était dans les années 1970. Au début, nous étions une quinzaine de paysans. Une quinzaine de fous, comme on nous appelait. Les Suisses allemands me traitaient de « Français » qui ne voulait pas se lever le matin pour traire ses vaches. Puis, une quarantaine d'éleveurs, dont je faisais partie, se sont réunis et ont formé l'association Vache mère Suisse, qui sera à la base du fameux *Naturabeef*, dont j'ai été l'un des initiateurs. Aujourd'hui, les éleveurs de vaches mères sont 5000 dans tout le pays.

Quand vous êtes revenu en Gruyère, comment l'élevage des vaches mères était-il perçu ?

Cela n'a pas été facile, mais j'ai les épaules larges. J'ai racheté en 1980 l'alpage de Tsuatsau, au pied du Moléson, sur lequel je conduisais des vaches mères. Un renouveau alpestre qui n'allait pas de soi. Je montais dès les derniers jours du mois de mai, il y avait encore de la neige. Mais les angus, dans les montagnes de l'Oregon ou du Montana, ont l'habitude de gratter la neige pour manger. Ce n'est pas un problème. Certains m'ont dénoncé et ont envoyé la police pour me faire descendre les vaches. Il y avait beaucoup de jalousie envers les éleveurs de vaches mères. Il faut dire que nous recevions 2000 francs de paiement direct par année et par vache jusqu'à 20 unités, puis 1000 francs jusqu'à 50. Ça faisait beaucoup d'argent. Face à la pression des paysans laitiers, la Confédération est revenue en arrière et a demandé de posséder un hectare d'exploitation de plaine par vache mère. Je n'avais que douze hectares en plaine et j'avais donc droit à douze vaches seulement. Alors, je suis parti m'installer en République dominicaine : une colonie suisse recherchait un technicien pour gérer un élevage. J'y ai trouvé une magnifique exploitation de 200 hectares.

L'aventure sous les tropiques...

Avec mon épouse et ma fille, nous sommes arrivés en janvier 1985. Dans les mois précédents, les élections avaient porté au pouvoir la gauche. Nous ne pouvions plus être propriétaires, il fallait s'associer à des habitants. J'ai alors rencontré deux Allemands, installés de longue date dans le pays : un ingénieur en mécanique et un ancien colonel instructeur pour la Luftwaffe, devenu ensuite pilote instructeur pour les aviateurs du dictateur Trujillo. Plus tard, l'un d'eux, mafieux et fortement antisocialiste, se fera assassiner, et

pendant trois jours c'était moi le coupable... Mais ça, c'est une autre histoire. En douze ans, nous avons connu l'assassinat, l'incendie criminel, les arnaques financières... Mais nous avons aussi réussi à réaliser un travail énorme pour promouvoir et aider les petits éleveurs locaux de petit bétail. Nous faisons de l'engrais organique à partir de fumier ovin et de branches d'acacia, nous nous sommes essayés à la plantation de cacao, nous avons développé un troupeau laitier métis *santa gertrudis* et brune suisse originale, grâce à des paillettes d'insémination importées de Suisse... Que des souvenirs extraordinaires. Puis, un jour, un Vaudois établi sur l'île m'a proposé d'aller remettre sur pied un troupeau de 600 brebis dans la ferme de son frère, au Portugal. Nous souhaitions revenir en Europe. Nous y sommes restés jusqu'en 2005, puis avons retrouvé la Suisse.

Aujourd'hui, à 73 ans, vous gardez encore des chèvres et vous avez un projet au Pérou. La retraite, c'est pour quand ?

Le plus tard possible. Je continuerai à travailler, à faire ce que j'aime, jusqu'à ce que je monte au *gran patyi*. Ma seule demande : que mes cendres soient déposées à Tsuatsau. En attendant, je m'occupe. Avec l'Association gruérienne des amis de Huarochiri, nous développons un projet d'amélioration de la production de fromage, dans ce village andin à plus de 3000 mètres d'altitude. Et ici, je vis entre Le Bry et un petit alpage entre Montbovon et Allières, où ma femme et moi gardons une douzaine de biquettes. Je suis redevenu un berger, comme quand j'étais enfant.

Un berger qui est aussi un défenseur du loup. N'est-ce pas schizophrène ?

Un, voire deux loups ont leur place dans le canton. Il faut un équilibre. En avoir quatre ou cinq n'est évidemment pas souhaitable

non plus. Contrairement à l'homme, le loup sait encore observer, sentir. Il est connecté au milieu dans lequel il évolue. L'homme a beaucoup à apprendre de lui. Aujourd'hui, certains alpagistes ne gardent pas correctement leur troupeau, ne le rentrent plus le soir et lui font finalement plus de mal que le loup.

Vous avez écrit une autobiographie, vous avez participé au *Dîner à la ferme*, sur la RTS, vous apparaissez régulièrement dans les journaux... Ce besoin de parler, de raconter votre parcours sert-il à combler les longues journées de silence dans les pâturages ?

Peut-être, je ne sais pas. Mais c'est vrai que je ramène souvent ma fraise. Et cela peut parfois déplaire. Mais ma devise a toujours été : « Bien faire et laisser braire. »

François Pharisa